

LA RÉCLAME

Dans *LA SEMAINE DES FAMILLES* 15 septembre 1866

CHRONIQUE

La réclame règne et gouverne plus que jamais ; il y a une véritable recrudescence. Vous ne sauriez ouvrir le journal auquel vous êtes abonné, ou le papier qu'on vous insinue dans la poche, — heureux êtes-vous quand on ne prend pas en échange votre mouchoir, — sans rencontrer ces amorces avec lesquelles les pêcheurs d'écus vident les bourses des simples.

Ici c'est un magasin qui offre de renouveler votre armoire à linge, sans qu'il vous en coûte un rouge liard. Entendons-nous ! Vous payerez d'abord, et même un bon prix. Mais on vous remettra une obligation bien en règle du montant de la somme dépensée, et si, dans vingt-cinq ans, le magasin, l'âne ou vous, n'êtes pas mort, vous rentrerez dans votre argent.

Plus loin, c'est un journal qui se charge d'être votre sommelier. Livrez-lui votre cave, il y déposera certain quartaut qui vaut à lui seul le quadruple du prix de l'abonnement, de sorte que vous lirez sa prose par-dessus le marché, c'est-à-dire gratis. C'est peut-être bien cher !

Puis viennent des combinaisons de livres et des pendules ; heureux s'il était vrai que les premiers fissent oublier les heures et que ces dernières fussent fidèles à les rappeler ! On fait un lot de romans qui endorment et de réveille-matin qui se gardent bien de réveiller ; des montres de rebut et d'ouvrages illisibles. On associe la pacotille littéraire à la pacotille industrielle, et la réclame, revêtant sa camisole rouge, monte sur le char d'où l'impitoyable mort a précipité l'illustre Mangin, le vendeur de crayons et battant à tour de bras la grosse caisse, pendant que ses pitres sonnent du cor à plein poumons, elle ne cesse de crier : Messieurs, mesdames, entrez !

Mais jamais, je le crois, on ne vit persécution pareille à celle que certain journal ¹ a organisée depuis quelques semaines ; On ne peut plus jeter les yeux sur la quatrième page de son journal, ou regarder une muraille dans les rues, sans y trouver ce mot fatal : *Les Thugs*. De belles affiches avec des têtes de morts en sautoirs et des caractères étranges, vous répètent sur tous les tons : « Voici les Thugs ! Prenez les Thugs ! Achetez les Thugs ! Il n'y a pas un moment à perdre, si vous voulez être au nombre des élus qui liront les Thugs ! Aimez-vous les étranglements ? On en a mis partout. Vivent les Thugs ! Honneur aux Thugs ! Comment vivre sans Thugs ? Il n'y a plus de Thugs, réimprimons les Thugs ! »

Thugs vous-mêmes, avec vos intolérables réclames qui me prennent à la gorge et me serrent, à m'étrangler ! On dirait vraiment que vous avez inventé les Thugs, qu'ils vous appartiennent, et qu'ils n'ont serré le col à tant de victimes dans l'Inde que pour que vous fissiez de leur fatal lacet un licol à prendre les gobemouches à Paris. Rien n'est nouveau sous le soleil, entendez-le bien, pas même les Thugs. Est-ce qu'Eugène Sue ne les a pas mis en scène dans son *Juif errant* de si triste mémoire, avec lequel le docteur Véron fit remonter la pente de l'abonnement au *Constitutionnel* déchu de son ancienne prospérité, ce que ledit docteur oublie de rappeler dans les *Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois de Paris* ? Un écrivain de talent, M. William Hughs, a retracé, il y a six ans, en 1859, dans les colonnes de la *Semaine des familles*, l'histoire de cette, sanglante secte des Thugs, et sans faire tant de bruit et sans frapper sur le tambour de la publicité jusqu'à le crever, il a fait un récit dramatique et intéressant. Vous

¹ *Le Petit Journal* du 7 septembre 1866

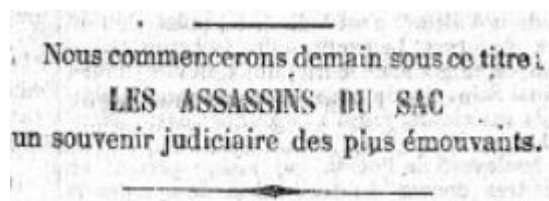
n'inventez donc pas, vous ne faites que répéter ce que d'autres ont dit avant vous, et votre fameuse découverte des Thugs n'est qu'un chapitre de plus à ajouter à l'histoire du vieux-neuf. Qu'importe à la réclame ? Elle continue son commerce, et, variant les moyens et les tons, elle vous arrête au coin d'un journal et vous dit à l'oreille : « Ne vous avais-je pas recommandé de lire les Thugs ? Je retire mon conseil, non pour vous qui avez des nerfs comme des câbles. Mais, si votre femme est nourrice, attendez, mon cher monsieur. Il ne serait pas prudent de commencer une pareille lecture. Remettez-la après le sevrage ! Mes Thugs sont si terribles ! Ils donneraient des convulsions à votre nouveau-né. »

C'est le chef-d'œuvre de la réclame : faire semblant d'avoir peur de la peur qu'on va faire aux gens !

Nathaniel

La *Semaine des Familles* reproche au *Petit Journal* d'avoir présenté le compte rendu du procès comme un événement récent, alors que qu'on avait jugé les *étrangleurs* 6 ans auparavant et d'avoir appâté les lecteurs grâce à une campagne publicitaire sans précédent qui frisait la persécution.

Le quotidien qui tirait à 255600 exemplaires, a consacré 57 chapitres à cette histoire, entre le 7 septembre et le 16 octobre 1866. Dans ce numéro est publié l'entrefilet suivant :



L'auteur de la publication en question, René de Pont-Jest [nous dit Wikipédia] a fourni des articles de voyage, des romans et des nouvelles à une multitude de journaux, *le Moniteur*, *la France*, *le Pays*, *la Revue contemporaine*, etc. C'est lui qui rédigea pour *le Petit Journal* le célèbre procès des Thugs, pour lequel fut inauguré un système nouveau d'affiches et de réclames murales. Collaborateur assidu du *Figaro*, il y fut spécialement chargé, depuis 1868, de la chronique judiciaire.

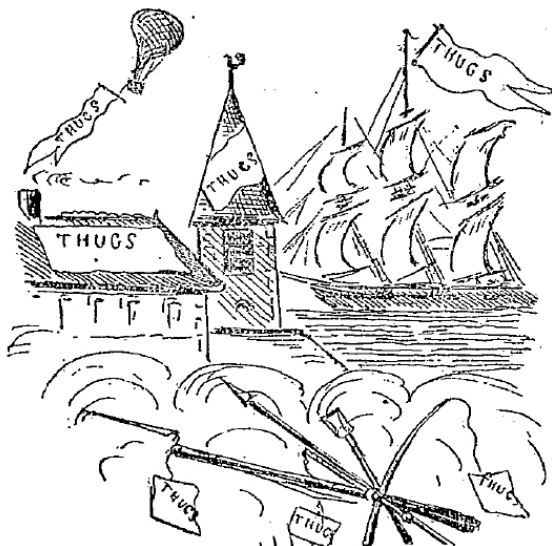


illustration dans *Les austriches du roi soleil*
de Francisque de Biotière 1867

Pont-Jest était le grand-père maternel de Sacha Guitry, qui le décrit ainsi, dans *Si j'ai bonne mémoire* : « René de Pont-Jest, ancien officier de marine, romancier, chroniqueur, homme très distingué, esprit fin, fine lame, aimant les femmes, aimant le jeu - type disparu du parisien à guêtres blanches sous pantalons à carreaux ».

On trouve une allusion à ce coup médiatique ainsi qu'une satire des mœurs journalistiques de l'époque dans *Les austriches du roi soleil* d'un certain Francisque Biotière.

L'éditorial du Petit Journal du 7 septembre aborde les thugs par un biais qui nous renseigne sur la sensibilité bourgeoise au temps du Sieur Badinguet :

CAUSERIE

Les Thugs de Paris

Puisque les Thugs sont la fureur du jour, puisqu'on n'entend que ce mot résonner aux oreilles du passant, parlons Thugs, nous aussi.

Mais pour varier un peu le sujet, occupons-nous, s'il vous plaît, des Thugs de Paris.

Point n'est besoin, en effet, d'aller bien loin pour trouver des représentants du thugisme.

Nous en sommes entourés, nous vivons tous les jours au milieu d'eux ; tous les jours ils nous étranglent peu ou prou.

Thugs des Thugs. Que de Thugs, ô mon Dieu !

Celui-ci s'appelle l'usurier.

Quand il convoite une proie, soyez sûrs qu'il finira par l'enlacer.

Malheur aux naïfs ! tant pis pour les inexpérimentés !

Le Thug de l'usure enveloppe son homme dans les filets de l'arithmétique à cent cinquante pour cent.

C'est, comme un engrenage. Quand le bout du doigt a été harponné, le corps tout entier est perdu.

Comme pendant au précédent, voici venir un Thug femelle, Pauvres cœurs, prenez garde à vous !

Le Thug femelle, vous ne le connaissez que trop.

Depuis quinze ans, on ne parle que de lui, en prose, en vers et dans les romans. On lui a donné tour à tour les noms les plus bizarres jusques et y compris celui d'un animal chanté dans les *Travailleurs de la mer*.

Quant à ses victimes, on a dès longtemps renoncé à en compter le nombre.

N'est-ce pas leur faute, après tout ?

Attention ! j'ai l'honneur de vous présenter le Thug de la Bourse.

Que de panneaux il a tendus Et, malgré cela, les dupes viennent encore, ce qui semble, justifier la pensée d'un philosophe, qui disait un jour :

— Si l'on n'a pas, depuis des siècles, modifié la forme des souricières, c'est que les souris continuent à se laisser prendre.

Le Thug de la Bourse est quelquefois empoigné à son tour et conduit devant les tribunaux, mais malheureusement ces exemples ne suffisent pas à intimider les autres.

Plus loin, j'aperçois toute une tribu : Ce sont les Thugs du mariage.

Il y en a des deux sexes. Si vous voulez vous édifier à ce sujet, relisez tous les procès en séparation de corps.

Que de ruse les Thugs du mariage déploient quand il s'agit de conquérir une dot ou de placer, bon gré mal gré, une vieille fille sur le point de servir de modiste à sainte Catherine ! Il faudrait un poème entier pour célébrer dignement de tels exploits.

Et les Thugs de la photographie, monsieur, qui vous attendent au coin de toutes les rues pour vous mettre le collodion sous la gorge !

Et les Thugs littéraires étouffant tous les talents nouveaux au profit de leur exploitation surannée !

Et les Thugs de l'alimentation, qui empoisonnent les gens au lieu de les étouffer !

Je finirais par tourner, si je continuais, au dénombrement homérique,

Concluons :

Si j'avais-à choisir entre les Thugs indiens et ceux de Paris, j'aimerais peut-être encore mieux être livré aux premiers qu'aux seconds.

Avec ceux-là, du moins, c'était tout de suite fini.

PIERRE VÉRON.